Pierre Corneille

Cinna

Adaptation par J. & D. Henry  
*Ad usum delphini*

Personnages

Octave-César Auguste, empereur de Rome………………………….

Livie, impératrice…………………………………………………….

Cinna, fils d’une fille de Pompée, chef de la conjuration……………..

Maxime, autre chef de la conjuration…………………………………

Émilie, fille de C. Toranius, tuteur d’Auguste proscrit par lui………

Fulvie, confidente d’Émilie………………………………………….

Polyclète, affranchi d’Auguste (inclus ici le rôle d’Évandre)…..…..

~~Évandre, affranchi de Cinna. (personnage supprimé, confondu avec Polyclète)~~

Euphorbe, affranchi de Maxime…………………………………….

La scène est à Rome.

Acte premier

Scène première, Émilie

Impatients désirs d’une illustre vengeance

Dont la mort de mon père a formé la naissance,

Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire

Durant quelques moments souffrez que je respire !

Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire,

Et que vous reprochez à ma triste mémoire

Que par sa propre main mon père massacré

Du trône où je le vois fait le premier degré

Je m’abandonne toute à vos ardents transports,

Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.

Au milieu toutefois d’une fureur si juste,

J’aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,

Et je sens refroidir ce bouillant mouvement

Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.

Et l’on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs

La mort d’un ennemi qui coûte tant de pleurs.

Mais peut-on en verser alors qu’on venge un père ?

Est-il perte à ce prix qui ne semble légère ?

Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,

De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses

Et toi qui les produis par tes soins superflus,

Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus.

**Scène 3,** Cinna, Émilie

Émilie

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée

Par l’effroi du péril n’est-elle point troublée ?

Et reconnaissez-vous au front de vos amis

Qu’ils soient prêts à tenir ce qu’ils vous ont promis,

Cinna

Jamais contre un tyran entreprise conçue

Ne permit d’espérer une si belle issue

Et tous font éclater un si puissant courroux,

Qu’ils semblent tous venger un père comme vous.

Émilie

Je l’avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,

Cinna saurait choisir des hommes de courage,

Et ne remettrait pas en de mauvaises mains

L’intérêt d’Émilie et celui des Romains.

Cinna

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle

Cette troupe entreprend une action si belle !

« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux

Qui doit conclure enfin nos desseins généreux

Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,

Et son salut dépend de la perte d’un homme,

Si l’on doit le nom d’homme à qui n’a rien d’humain,

À ce tigre altéré de tout le sang romain. »

Là, par un long récit de toutes les misères

Que durant notre enfance ont enduré nos pères,

Renouvelant leur haine avec leur souvenir,

Je redouble en leurs cœurs l’ardeur de le punir.

« Prenons l’occasion tandis qu’elle est propice:

Demain au Capitole il fait un sacrifice ;

Qu’il en soit la victime, et faisons en ces lieux

Justice à tout le monde, à la face des dieux. »

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.

Demain j’attends la haine ou la faveur des hommes,

Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,

Mourant pour vous servir tout me semblera doux.

Émilie

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :

Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire

Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,

Qu’aussi bien que la gloire Émilie est ton prix

Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t’attendent,

Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.

Scène 4, Cinna, Émilie, Polyclète

Polyclète

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

Cinna

Et Maxime avec moi ! Qu’est-ce donc que ce coup ?

Polyclète

Je vous en donne avis de peur d’une surprise.

Il presse fort.

Émilie

Mander les chefs de l’entreprise !

Tous deux ! En même temps ! Vous êtes découverts.

Cinna

Espérons mieux, de grâce.

Émilie

Ah ! Cinna ! Je te perds !

Il n’en faut point douter, Auguste a tout appris.

Quoi, tous deux ! et sitôt que le conseil est pris !

Cinna

S’il est pour me trahir des esprits assez bas,

Ma vertu pour le moins ne me trahira pas :

Vous la verrez, brillante au bord des précipices,

Se couronner de gloire en bravant les supplices.

Émilie

Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.

Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse,

Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir

À ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.

Ne crains pas qu’après toi rien ici me retienne :

Ta mort emportera mon âme vers la tienne.

Cinna

Et du moins en mourant permettez que j’espère

Que vous saurez venger l’amant avec le père.

Rien n’est pour vous à craindre aucun de nos amis

Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m’est promis

Et, leur parlant tantôt des misères romaines,

Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,

De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,

D’un si parfait amour ne trahît les secrets

Il n’est su que de moi et de votre Fulvie.

Émilie

Avec moins de frayeur, je vais donc chez Livie,

Puisque dans ton péril il me reste un moyen

De faire agir pour toi son crédit et le mien.

Mais si mon amitié par là ne te délivre,

N’espère pas qu’enfin je veuille te survivre.

Cinna

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

Émilie

Va-t’en, et souviens-toi seulement que je t’aime.

Acte second

Scène première, Auguste, Cinna, Maxime, troupe de courtisans

Auguste

Que chacun se retire, et qu’aucun n’entre ici.

Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.

*[Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.]*

Cet empire absolu sur la terre et sur l’onde,

Ce pouvoir souverain que j’ai sur tout le monde,

N’est que de ces beautés dont l’éclat éblouit,

Et qu’on cesse d’aimer sitôt qu’on en jouit.

Dans sa possession, j’ai trouvé pour tous charmes

D’effroyables soucis, d’éternelles alarmes.

Traitez-moi comme ami, non comme souverain

Rome, Auguste, l’Etat, tout est en votre main :

Vous mettrez et l’Europe, et l’Asie, et l’Afrique,

Sous les lois d’un monarque, ou d’une république

Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen

Je veux être empereur, ou simple citoyen.

Cinna

Malgré notre surprise, et mon insuffisance,

Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,

Et mets bas le respect qui pourrait m’empêcher

De combattre un avis où vous semblez pencher :

Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre

Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre.

Vos armes l’ont conquise, et tous les conquérants

Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans

Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,

Gouvernant justement, ils s’en font justes princes :

C’est ce que fit César il vous faut aujourd’hui

Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.

Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,

César fut un tyran, et son trépas fut juste,

Et vous devez aux dieux compte de tout le sang

Dont vous l’avez vengé pour monter à son rang.

N’en craignez point, seigneur, les tristes destinées

Un plus puissant démon veille sur vos années :

On a dix fois sur vous attenté sans effet,

Et qui l’a voulu perdre au même instant l’a fait.

C’est ce qu’en peu de mots j’ose dire et j’estime

Que ce peu que j’ai dit est l’avis de Maxime.

Maxime

Oui, j’accorde qu’Auguste a droit de conserver

L’empire où sa vertu l’a fait seule arriver.

Mais que, sans se noircir, il ne puisse quitter

Le fardeau que sa main est lasse de porter,

Rome est à vous, seigneur, l’empire est votre bien.

Chacun en liberté peut disposer du sien

Il le peut à son choix garder, ou s’en défaire :

Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,

Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,

Esclave des grandeurs où vous êtes monté !

Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :

Votre gloire redouble à mépriser l’empire

Et vous serez fameux chez la postérité,

Moins pour l’avoir conquis que pour l’avoir quitté.

Considérez d’ailleurs que vous régnez dans Rome,

Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,

On hait la monarchie et le nom d’empereur,

Cachant celui de roi, ne fait pas moins d’horreur.

Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :

On a fait contre vous dix entreprises vaines

Peut-être que l’onzième est prête d’éclater,

Et que ce mouvement qui vous vient agiter

N’est qu’un avis secret que le ciel vous envoie,

Qui pour vous conserver n’a plus que cette voie.

Cinna

Si l’amour du pays doit ici prévaloir,

C’est son bien seulement que vous devez vouloir

Et cette liberté, qui lui semble si chère,

N’est pour Rome, seigneur, qu’un bien imaginaire,

Plus nuisible qu’utile, et qui n’approche pas

De celui qu’un bon prince apporte à ses États.

Mais quand le peuple est maître, on n’agit qu’en tumulte :

La voix de la raison jamais ne se consulte

Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,

L’autorité livrée aux plus séditieux.

Le pire des États, c’est l’Etat populaire.

Auguste

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.

Cette haine des rois que depuis cinq cents ans

Avec le premier lait sucent tous ses enfants,

Pour l’arracher des cœurs, est trop enracinée.

Maxime

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée

Son peuple, qui s’y plaît, en fuit la guérison :

Sa coutume l’emporte, et non pas la raison

Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,

Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,

Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,

L’a vu cent fois marcher sur la tête des rois.

Les Parthes, les Persans veulent des souverains

Mais le seul consulat est bon pour les Romains.

Cinna

Il est vrai que du ciel la prudence infinie

Départ à chaque peuple un différent génie

Mais il n’est pas moins vrai que cet ordre des cieux

Change selon les temps comme selon les lieux.

Auguste

Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :

Cinna, par vos conseils je retiendrai l’empire

Mais je le retiendrai pour vous en faire part.

Je vois trop que vos cœurs n’ont point pour moi de fard.

Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie

Vous savez qu’elle tient la place de Julie,

Et que si nos malheurs et la nécessité

M’ont fait traiter son père avec sévérité,

Mon épargne depuis en sa faveur ouverte

Doit avoir adouci l’aigreur de cette perte.

Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :

Vous n’êtes point pour elle un homme à dédaigner

De l’offre de vos vœux elle sera ravie.

Adieu : j’en veux porter la nouvelle à Livie.

Scène 2, Cinna, Maxime

Maxime

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

Cinna

Le même que j’avais, et que j’aurai toujours.

Maxime

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

Cinna

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

Maxime

Je veux voir Rome libre.

Cinna

Et vous pouvez juger

Que je veux l’affranchir ensemble et la venger.

Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne

Quiconque après sa mort aspire à la couronne.

Maxime

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,

A servi de prétexte aux cruautés d’Auguste.

Cinna

Employer la douceur à cette guérison,

C’est, en fermant la plaie, y verser du poison.

Maxime

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

Cinna

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

Maxime

Donc pour vous Émilie est un objet de haine ?

Cinna

La recevoir de lui me serait une gêne,

Mais, quand par son trépas je l’aurai méritée,

Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,

L’épouser sur sa cendre, et qu’après notre effort

Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

Maxime

Mais l’apparence, ami, que vous puissiez lui plaire,

Teint du sang de celui qu’elle aime comme un père ?

Car vous n’êtes pas homme à la violenter.

Cinna

Ami, dans ce palais on peut nous écouter,

Et nous parlons peut-être avec trop d’imprudence

Dans un lieu si mal propre à notre confidence :

Sortons qu’en sûreté j’examine avec vous,

Pour en venir à bout, les moyens les plus doux.

Acte troisième

Scène première, Maxime, Euphorbe

Maxime

Lui-même il m’a tout dit : leur flamme est mutuelle

Il adore Émilie, il est adoré d’elle

Mais sans venger son père il n’y peut aspirer,

Et c’est pour l’acquérir qu’il nous fait conspirer.

Euphorbe

Je ne m’étonne plus de cette violence

Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :

La ligue se romprait, s’il s’en était démis,

Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

Maxime

Ils servent à l’envi la passion d’un homme

Qui n’agit que pour soi, feignant d’agir pour Rome,

Et moi, par un malheur qui n’eût jamais d’égal,

Je pense servir Rome, et je sers mon rival !

Euphorbe

Vous êtes son rival ?

Maxime

Oui, j’aime sa maîtresse,

Et l’ai caché toujours avec assez d’adresse

Que l’amitié me plonge en un malheur extrême !

Euphorbe

L’issue en est aisée. Agissez pour vous-même

D’un dessein qui vous perd rompez le coup fatal

Gagnez une maîtresse, accusez un rival.

Maxime

Quoi ! Trahir mon ami !

Euphorbe

L’amour rend tout permis

Un véritable amant ne connaît point d’amis,

Et même avec justice on peut trahir un traître,

Qui pour une maîtresse ose trahir son maître.

Oubliez l’amitié, comme lui les bienfaits.

Maxime

C’est un exemple à fuir que celui des forfaits.

Euphorbe

Contre un si noir dessein tout devient légitime

On n’est point criminel quand on punit un crime.

Maxime

Nous disputons en vain, et ce n’est que folie

De vouloir par sa perte acquérir Émilie :

Puis-je la mériter par une triple offense ?

Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,

Je conserve le sang qu’elle veut voir périr

Et j’aurais quelque espoir qu’elle me pût chérir !

Euphorbe

C’est ce qu’à dire vrai je vois fort difficile.

L’artifice pourtant vous y peut être utile

Il en faut trouver un qui la puisse abuser,

Et du reste le temps en pourra disposer…

Scène 2, Cinna, Maxime

*Cinna entre sans avoir rien entendu de la conversation d’Euphorbe et Maxime.*

Maxime

Vous me semblez pensif.

Cinna

Ce n’est pas sans sujet.

Maxime

Puis-je d’un tel chagrin savoir quel est l’objet ?

Cinna

Émilie et César, l’un et l’autre me gêne :

L’un me semble trop bon, l’autre trop inhumaine.

Je sens au fond du cœur mille remords cuisants

Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents

Maxime

Vous n’aviez point tantôt ces agitations

Vous paraissiez plus ferme en vos intentions.

N’écoutez plus la voix d’un tyran qui vous aime,

Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;

Mais entendez crier Rome à votre côté :

« Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m’as ôté

Et, si tu m’as tantôt préféré ta maîtresse,

Ne me préfère pas le tyran qui m’oppresse ».

Cinna

Ami, n’accable plus un esprit malheureux

Qui ne forme qu’en lâche un dessein généreux.

Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,

Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte

Mais pardonne aux abois d’une vieille amitié

Qui ne peut expirer sans me faire pitié,

Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie,

Donner un libre cours à ma mélancolie:

Scène 3, Cinna

Que je dépends de vous, ô serment téméraire !

O haine d’Émilie ! Ô souvenir d’un père !

O dieux, qui comme vous la rendez adorable,

Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable

Et, puisque de ses lois je ne puis m’affranchir,

Faites qu’à mes désirs je la puisse fléchir.

Mais voici de retour cette aimable inhumaine.

Scène 4, Émilie, Cinna, Fulvie

Émilie

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine

Aucun de tes amis ne t’a manqué de foi,

Et je n’ai point eu lieu de m’employer pour toi

Octave en ma présence a tout dit à Livie,

Et par cette nouvelle il m’a rendu la vie.

Cinna

Le désavouerez-vous ? Et du don qu’il me fait

Voudrez-vous retarder le bienheureux effet ?

Émilie

L’effet est en ta main.

Cinna

Mais plutôt en la vôtre.

Émilie

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n’est point autre:

Me donner à Cinna, c’est ne lui donner rien,

C’est seulement lui faire un présent de son bien.

Cinna

Vous pouvez toutefois… ô ciel ! L’osé-je dire ?

Je crains de vous déplaire, et vous m’allez haïr.

Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie

Si cette passion ne fait toute ma joie,

Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :

En me rendant heureux vous me rendez infâme

Cette bonté d’Auguste…

Émilie

Il suffit, je t’entends,

Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :

Les faveurs du tyran emportent tes promesses

Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses

Et ton esprit crédule ose s’imaginer

Qu’Auguste, pouvant tout, peut aussi me donner

Cinna

Ne me condamnez point quand je vous ai servie

Sans moi, vous n’auriez plus de pouvoir sur sa vie

Une âme généreuse, et que la vertu guide,

Fuit la honte des noms d’ingrate et de perfide

Elle en hait l’infamie attachée au bonheur,

Et n’accepte aucun bien aux dépens de l’honneur.

Émilie

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :

La perfidie est noble envers la tyrannie

Et quand on rompt le cours d’un sort si malheureux,

Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

Cinna

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

Émilie

Je me fais des vertus dignes d’une Romaine.

Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité

Et prenant d’un Romain la générosité,

Sache qu’il n’en est point que le ciel n’ait fait naître

Pour commander aux rois, et pour vivre sans maître.

Cinna

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats

Qu’il hait les assassins et punit les ingrats.

Émilie

Dis qu’au parti des rois toi-même tu te rends,

De te remettre au foudre à punir les tyrans.

Je ne t’en parle plus, va, sers la tyrannie

Abandonne ton âme à son lâche génie.

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée

Quand j’ai pensé chérir un neveu de Pompée,

Et si d’un faux-semblant mon esprit abusé

A fait choix d’un esclave en son lieu supposé.

Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,

De ma seule vertu mourir accompagnée

Et te dire en mourant d’un esprit satisfait :

« N’accuse point mon sort, c’est toi seul qui l’as fait.

Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;

Mais je vivrais à toi si tu l’avais voulu. »

Cinna

Eh bien ! Vous le voulez, il faut vous satisfaire,

Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,

Il faut sur un tyran porter de justes coups

Mais apprenez qu’Auguste est moins tyran que vous.

Vous le voulez, j’y cours, ma parole est donnée ;

Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée,

Aux mânes d’un tel prince immolant votre amant,

À mon crime forcé joindra mon châtiment !

Acte quatrième

Scène première, Auguste, Euphorbe, Polyclète, gardes

Auguste

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

Euphorbe

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :

Auguste

Quoi ! Mes plus chers amis ! Quoi ! Cinna ! Quoi ! Maxime !

Les deux que j’honorais d’une si haute estime,

À qui j’ouvrais mon cœur, et dont j’avais fait choix

Pour les plus importants et plus nobles emplois !

Après qu’entre leurs mains j’ai remis mon empire,

Pour m’arracher le jour l’un et l’autre conspire !

Maxime a vu sa faute, il m’en fait avertir,

Et montre un cœur touché d’un juste repentir

Mais Cinna !

Euphorbe

Cinna seul dans sa rage s’obstine,

Et contre vos bontés d’autant plus se mutine.

Auguste

Lui seul les encourage, et lui seul les séduit !

O le plus déloyal que la terre ait produit !

Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

*[Il lui parle à l’oreille.]*

Polyclète

Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

Auguste

*[Polyclète sort.]*

Euphorbe, en même temps, allez dire à Maxime

Qu’il vienne recevoir le pardon de son crime.

Euphorbe

Il l’a trop jugé grand pour ne pas s’en punir.

À peine du palais il a pu revenir.

N’ayant pas cru pouvoir être un jour pardonné

Dans le Tibre soudain il s’est précipité.

Puis l’eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,

M’ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

Auguste

Sous ce pressant remords il a trop succombé,

Et s’est à mes bontés lui-même dérobé

Il n’est crime envers moi qu’un repentir n’efface:

Et il n’aurait pas dû renoncer à ma grâce,

~~Scène 2, Auguste~~

~~[~~*~~Je laisse cette scène, car elle est très belle, mais je la barre parce qu’elle n’est pas indispensable à l’action~~*~~]~~

~~Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie~~

~~Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?~~

~~Reprenez le pouvoir que vous m’avez commis,~~

~~Si donnant des sujets il ôte les amis,~~

~~Si tel est le destin des grandeurs souveraines~~

~~Que leurs plus grands bienfaits n’attirent que des haines.~~

~~Leur trahison est juste, et le ciel l’autorise:~~

~~Quitte ta dignité comme tu l’as acquise~~

~~Rends un sang infidèle à l’infidélité,~~

~~Et souffre des ingrats après l’avoir été.~~

~~Mais que mon jugement au besoin m’abandonne !~~

~~Quelle fureur, Cinna, m’accuse et te pardonne,~~

~~Toi, dont la trahison me force à retenir~~

~~Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir !~~

~~Punissons l’assassin, proscrivons les complices.~~

~~Mais quoi ! Toujours du sang, et toujours des supplices !~~

~~Ma cruauté se lasse et ne peut s’arrêter~~

~~Je veux me faire craindre et ne fais qu’irriter.~~

~~Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :~~

~~Une tête coupée en fait renaître mille,~~

~~Et le sang répandu de mille conjurés~~

~~Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.~~

~~O Romains ! Ô vengeance ! Ô pouvoir absolu !~~

~~O rigoureux combat d’un cœur irrésolu~~

~~Qui des deux dois-je suivre, et duquel m’éloigner ?~~

~~Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.~~

Scène 3, Auguste, Livie

Auguste

Madame, on me trahit, et la main qui me tue

Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.

Cinna, Cinna, le traître…

Livie

Euphorbe m’a tout dit,

Seigneur, et j’ai pâli cent fois à ce récit.

Mais écouteriez-vous les conseils d’une femme ?

Auguste

Hélas ! De quel conseil est capable mon âme ?

Livie

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,

Seigneur, jusqu’à présent a fait beaucoup de bruit.

Après avoir puni le crime et l’insolence,

Essayez sur Cinna ce que peut la clémence.

Faites son châtiment de sa confusion,

Cherchez le plus utile en cette occasion :

Sa peine peut aigrir une ville animée,

Son pardon peut servir à votre renommée

Et ceux que vos rigueurs ne font qu’effaroucher

Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

Auguste

Régner et caresser une main si traîtresse,

Au lieu de sa vertu, c’est montrer sa faiblesse.

Livie

C’est régner sur vous-même, et, par un noble choix,

Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

Auguste

Vous m’aviez bien promis des conseils d’une femme

Vous me tenez parole, et c’en sont là, madame.

Après tant d’ennemis à mes pieds abattus,

Depuis vingt ans je règne, et j’en sais les vertus.

Livie

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

Auguste

Le ciel m’inspirera ce qu’ici je dois faire.

Adieu : nous perdons temps.

Livie

Je ne vous quitte point,

Seigneur, que mon amour n’ait obtenu ce point.

Auguste

C’est l’amour des grandeurs qui vous rend importune.

Livie

J’aime votre personne, et non votre fortune.

*[Elle est seule.]*

Il m’échappe : suivons, et forçons-le de voir

Qu’il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir,

Et qu’enfin la clémence est la plus belle marque

Qui fasse à l’univers connaître un vrai monarque.

Scène 4, Émilie, Fulvie

Fulvie

Oui, Madame, on le dit, mais j’ignore la cause.

Chacun diversement soupçonne quelque chose

Tous présument qu’il ait un grand sujet d’ennui,

Et qu’il mande Cinna pour prendre avis de lui.

On impute à Maxime un désespoir funeste

On parle d’eaux, de Tibre, et l’on se tait du reste.

Émilie

O liberté de Rome ! Ô mânes de mon père !

J’ai fait de mon côté tout ce que j’ai pu faire :

Contre votre tyran j’ai ligué ses amis,

Et plus osé pour vous qu’il ne m’était permis.

Si l’effet a manqué, ma gloire n’est pas moindre

N’ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,

Mais si fumante encor d’un généreux courroux,

Par un trépas si noble et si digne de vous,

Qu’il vous fera sur l’heure aisément reconnaître

Le sang des grands héros dont vous m’avez fait naître.

Scène 5, Maxime, Émilie, Fulvie

Émilie

Mais je vous vois, Maxime, et l’on vous faisait mort !

Maxime

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport

Se voyant arrêté, la trame découverte,

Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

Émilie

Que dit-on de Cinna ?

Maxime

Que son plus grand regret,

C’est de voir que César sait tout votre secret,

Et par ordre d’Auguste on vient vous arrêter.

Émilie

Celui qui l’a reçu tarde à l’exécuter

Je suis prête à le suivre et lasse de l’attendre.

Maxime

Il vous attend chez moi.

Émilie

Chez vous !

Maxime

C’est vous surprendre :

Mais apprenez le soin que le ciel a de vous :

C’est un des conjurés qui va fuir avec nous.

Prenons notre avantage avant qu’on nous poursuive

Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

Émilie

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis ?

Maxime

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,

Sauvons-nous, Émilie, et conservons le jour

Afin de le venger par un heureux retour.

Émilie

Cinna dans son malheur est de ceux qu’il faut suivre,

Qu’il ne faut pas venger, de peur de leur survivre

Quiconque après sa perte aspire à se sauver

Est indigne du jour qu’il tâche à conserver.

Maxime

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte ?

O dieux ! Que de faiblesse en une âme si forte !

Ce cœur si généreux rend si peu de combat,

Et du premier revers la fortune l’abat !

Rappelez, rappelez cette vertu sublime,

Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime :

C’est un autre Cinna qu’en lui vous regardez

Le ciel vous rend en lui l’amant que vous perdez

Et puisque l’amitié n’en faisait plus qu’une âme,

Aimez en cet ami l’objet de votre flamme

Avec la même ardeur il saura vous chérir,

Que…

Émilie

Tu m’oses aimer, et tu n’oses mourir !

Tu prétends un peu trop mais quoi que tu prétendes,

Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes

Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,

Ou de m’offrir un cœur que tu fais voir si bas

Fais que je porte envie à ta vertu parfaite

Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette

Montre d’un vrai Romain la dernière vigueur,

Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

Maxime

Votre juste douleur est trop impétueuse.

Émilie

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.

Tu me parles déjà d’un bienheureux retour,

Et dans tes déplaisirs tu conçois de l’amour !

Maxime

Cet amour en naissant est toutefois extrême

C’est votre amant en vous, c’est mon ami que j’aime.

Émilie

Maxime, en voilà trop. J’agis sans s’émouvoir,

Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

Maxime

Quoi ? Vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

Émilie

Oui, tu l’es, puisqu’enfin tu veux que je le die

L’ordre de notre fuite est trop bien concerté

Pour ne te soupçonner d’aucune lâcheté :

Si c’est te faire tort que de me défier,

Viens mourir avec moi pour te justifier.

Maxime

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu’un esclave…

Émilie

Je ne t’écoute plus qu’en présence d’Octave.

Allons, Fulvie, allons.

Scène 6, Maxime

Désespéré, confus,

Et digne, s’il se peut, d’un plus cruel refus,

Que résous-tu, Maxime ? Et quel est le supplice

Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?

Aucune illusion ne te doit plus flatter :

Émilie en mourant va tout faire éclater

Sur un même échafaud la perte de sa vie

Étalera sa gloire et ton ignominie

Un même jour t’a vu, par une fausse adresse,

Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,

Sans que de tant de droits en un jour violés,

Sans que de deux amants au tyran immolés,

Il te reste aucun fruit que la honte et la rage

Qu’un remords inutile allume en ton courage.

Acte cinquième

Scène première, Auguste, Cinna

Auguste

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose

Observe exactement la loi que je t’impose :

Tu pourras me répondre après tout à loisir :

Sur ce point seulement contente mon désir.

Cinna

Je vous obéirai, seigneur.

Auguste

Qu’il te souvienne

De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour, Cinna mais ceux dont tu le tiens

Furent les ennemis de mon père, et les miens :

Je te fis prisonnier pour te combler de biens

Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens :

Je te restituai d’abord ton patrimoine

Je t’enrichis après des dépouilles d’Antoine,

Et tu sais que depuis, à chaque occasion,

Je suis tombé pour toi dans la profusion

Aujourd’hui même encor, mon âme irrésolue

Me pressant de quitter ma puissance absolue,

De Maxime et de toi j’ai pris les seuls avis,

Et ce sont, malgré lui, les tiens que j’ai suivis

Tu t’en souviens, Cinna, tant d’heur et tant de gloire

Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire

Mais ce qu’on ne pourrait jamais s’imaginer,

Cinna, tu t’en souviens, et veux m’assassiner.

Cinna

Moi, seigneur ! Moi, que j’eusse une âme si traîtresse !

Qu’un si lâche dessein…

Auguste

Tu tiens mal ta promesse :

Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m’assassiner demain, au Capitole,

Pendant le sacrifice, et ta main pour signal

Me doit, au lieu d’encens, donner le coup fatal

La moitié de tes gens doit occuper la porte,

L’autre moitié te suivre et te prêter main-forte.

Ai-je de bons avis, ou de mauvais soupçons ?

De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?

Tu te tais maintenant, et gardes le silence,

Plus par confusion que par obéissance.

Parle, parle, il est temps.

Cinna

Je demeure stupide

Non que votre colère ou la mort m’intimide :

Je vois qu’on m’a trahi, vous m’y voyez rêver,

Et j’en cherche l’auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c’est trop y tenir toute l’âme occupée :

Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée.

Le père et les deux fils, lâchement égorgés,

Par la mort de César étaient trop peu vengés

Le sort vous est propice autant qu’il m’est contraire

Je sais ce que j’ai fait, et ce qu’il vous faut faire.

Auguste

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,

Et, loin de t’excuser, tu couronnes ton crime.

Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

Scène 2, Auguste, Cinna, Livie, Émilie, Fulvie

Livie

Vous ne connaissez pas encor tous les complices

Votre Émilie en est, seigneur, et la voici.

Cinna

C’est elle-même, ô dieux !

Auguste

Et toi, ma fille, aussi !

Émilie

Oui, tout ce qu’il a fait, il l’a fait pour me plaire,

Et j’en étais, seigneur, la cause et le salaire.

Auguste

Quoi ? L’amour qu’en ton cœur j’ai fait naître aujourd’hui

T’emporte-t-il déjà jusqu’à mourir pour lui ?

Émilie

Cet amour qui m’expose à vos ressentiments

N’est point le prompt effet de vos commandements

Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,

Et ce sont des secrets de plus de quatre années

Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,

C’est tout ce qui m’amène, et tout ce que j’espère.

Auguste

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison

Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison ?

O ma fille ! Est-ce là le prix de mes bienfaits ?

Émilie

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets.

Livie

C’en est trop, Émilie arrête, et considère

Qu’il t’a trop bien payé les bienfaits de ton père :

Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,

Fut un crime d’Octave et non de l’empereur.

Émilie et Cinna

Ensemble nous cherchons l’honneur d’un beau trépas :

Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

Auguste

Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :

Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez

Et que tout l’univers, sachant ce qui m’anime,

S’étonne du supplice aussi bien que du crime.

Scène 3, Auguste, Livie, Cinna, Maxime, Émilie, Fulvie

Auguste

Mais enfin le ciel m’aime, et ses bienfaits nouveaux

Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.

Approche, seul ami que j’éprouve fidèle.

Maxime

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

Auguste

Ne parlons plus de crime après ton repentir,

Après que du péril tu m’as su garantir

C’est à toi que je dois et le jour et l’empire.

Maxime

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire :

Si vous régnez encor, seigneur, si vous vivez,

C’est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n’a point touché mon âme

Pour perdre mon rival, j’ai découvert sa trame

Euphorbe vous a feint que je m’étais noyé

De crainte qu’après moi vous n’eussiez envoyé :

Je voulais avoir lieu d’abuser Émilie,

Effrayer son esprit, la tirer d’Italie,

Et pensais la résoudre à cet enlèvement

Sous l’espoir du retour pour venger son amant

Auguste

En est-ce assez, ô ciel ! Et le sort, pour me nuire,

A-t-il quelqu’un des miens qu’il veuille encor séduire ?

Qu’il joigne à ses efforts le secours des enfers

Je suis maître de moi comme de l’univers

Je le suis, je veux l’être. O siècles, ô mémoire !

Conservez à jamais ma dernière victoire !

Je triomphe aujourd’hui du plus juste courroux

De qui le souvenir puisse aller jusqu’à vous.

Soyons amis, Cinna, c’est moi qui t’en convie :

Comme à mon ennemi je t’ai donné la vie,

Et, malgré la fureur de ton lâche destin,

Je te la donne encor comme à mon assassin.

Commençons un combat qui montre par l’issue

Qui l’aura mieux de nous ou donnée ou reçue.

Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler

Je t’en avais comblé, je t’en veux accabler :

Avec cette beauté que je t’avais donnée,

Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,

Préfères-en la pourpre à celle de mon sang

Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :

Te rendant un époux, je te rends plus qu’un père.

Émilie

Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés

Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :

Je connais mon forfait qui me semblait justice

Et (ce que n’avait pu la terreur du supplice)

Je sens naître en mon âme un repentir puissant,

Et mon cœur en secret me dit qu’il y consent.

Cinna

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses

Au lieu de châtiments trouvent des récompenses ?

O vertu sans exemple ! Ô clémence, qui rend

Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

Auguste

Cesse d’en retarder un oubli magnanime

Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime :

Il nous a trahis tous mais ce qu’il a commis

Vous conserve innocents, et me rend mes amis.

*[A Maxime.]*

Reprends auprès de moi ta place accoutumée

Rentre dans ton crédit et dans ta renommée

Livie

Ce n’est pas tout, seigneur une céleste flamme

D’un rayon prophétique illumine mon âme.

Après cette action vous n’avez rien à craindre,

On portera le joug désormais sans se plaindre

Et la postérité, dans toutes les provinces,

Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

Auguste

J’en accepte l’augure, et j’ose l’espérer :

Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !

Qu’on redouble demain les heureux sacrifices

Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices,

Et que vos conjurés entendent publier

Qu’Auguste a tout appris, et veut tout oublier.